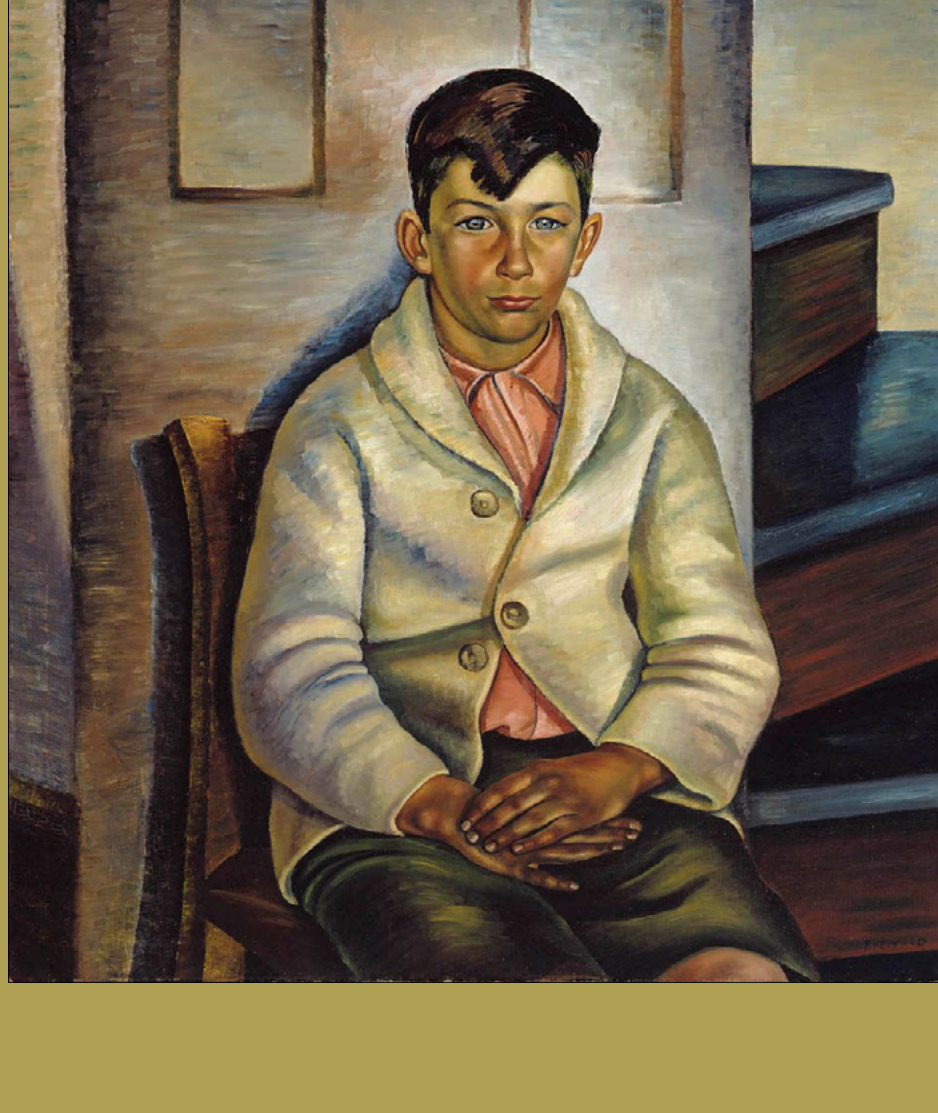


deux poèmes



Vertiges

JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

Prudence Heward (1896-1947), *Rosaire* (1935),
collection du Musée des beaux arts de Montréal (MBAM), Québec.



Albert Boisjoly (1901-1951), en 1921.

La nuit et le poète

TOUT est calme, la nuit vêt sa robe de veuve,
Avec pour tout joyau qu'un vieux médaillon d'or.
Pas de bruit, le silence, immense comme un fleuve,
Submerge la cité paisible qui s'endort.

Un homme, tout-à-l'heure, a passé dans la rue,
Furtif comme un larron qui craint d'être surpris.
La lune, sous un pli de voile, est disparue
En barbouillant de noir les toits vagues et gris.

Pas de bruit, tout est calme. Et, pourtant, le poète,
Malgré le plomb brutal qui fait battre ses yeux,
Attablé, le dos rond, mille feux dans la tête,
Range des mots divins sur des rythmes soyeux.

Il est là, maigre et pâle, âme en proie à la fièvre,
Pauvre dieu que la chair humanise et retient
Entre des horizons ainsi qu'un oiseau mièvre
Dans la cage où son chant à peine le soutient.

Pas de bruit, cependant, son cœur est une forge
Pleine de cris stridents, de battements de fer ;
Et son haleine en feu brûle et crispe sa gorge
Comme sous un baiser corrosif de l'enfer.

Il arrache à son âme un lambeau d'harmonie,
Souffre, penche son front où bouillonne l'esprit,
Rêve, ajoute un nouveau fleuron à son génie,
Et s'endort au moment où l'aurore fleurit.

Oh ! la nuit, c'est l'instant du jour le plus sublime
Pour le poète épris de sa divinité,
C'est l'heure solennelle et le moment ultime
Où son rêve s'étend dans toute sa beauté.

(1925)

Viens

À mademoiselle Alice B.

VIENS, je suis las de voir toujours la même chose,
De toujours respirer un seul parfum de rose
Tandis que l'infini nous ouvre, éperdument,
Toute une immensité d'extase harmonieuse,
Où notre âme ploiera sous l'étreinte pieuse
D'un éternel moment.

Viens, le monde a des mots qu'il ne faut point entendre,
Des faits qu'on ne peut voir, des fleurs qu'on ne peut prendre,
Si nous voulons sentir en nous l'âme des dieux
Chanter toute la gamme abstraite des sciences ;
Si nous voulons graver l'amas des consciences
Pour atteindre les cieux.

Viens, je suis né des dieux, je veux fuir les hommes
Qui n'ont que du venin sur la sphère où nous sommes
Quand l'amour y devrait régner sur la beauté.
Viens, nous allons monter au sommet de l'espace
Et nous jeter, vivants, dans l'inconnu qui passe,
Avant qu'on l'ait heurté.

Viens, le gouffre béant d'un monde chimérique
M'attire incessamment comme un point magnétique
Et rien, rien ne pourra soumettre nos élans.
Regarde, j'ai du feu derrière les paupières
Et mes pieds nus, sanglants, ne sentent pas les pierres
Qui fouillent en-dedans.

Viens, car je deviens fou sur ce globe grotesque
Et, dussions-nous mourir de l'effort gigantesque,
Femme, nous entrerons demain dans l'absolu
Demain, nous aurons fui loin du chaos terrestre,
Du cirque universel, de l'immense palestre,
Cherchant l'irrésolu.

Viens, laissons là nos chairs, sous les plaisirs, pliées,
Viens vers l'inaccessible où nos âmes liées
Planeront puissamment du zénith au nadir ;
Nous entrerons, vivants, dans la vie éternelle,
Avec Jupin, Minerve, Éros, Vénus la belle,
Et pour n'en plus sortir.

(1919)

Deux poèmes,

d'Albert Boisjoly (1901-1951),
sont parus respectivement dans
Les Soirées de l'École littéraire de Montréal, en 1925,
et dans le journal *Le Pays*, en 1919.

ISBN : 978-2-89816-932-8

© Vertiges éditeur, 2023

Dépôt légal – BAnQ et BAC : premier trimestre 2023